

## Brèves littéraires

*Brèves*

# Simple passagère

Lucie Mayrand

---

Numéro 79, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/336ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

### ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Mayrand, L. (2009). Simple passagère. *Brèves littéraires*, (79), 80–83.

LUCIE MAYRAND

SIMPLE PASSAGÈRE

Le sexagénaire s'agrippait fermement au volant. Cette portion sinueuse de la route de campagne ne lui offrait aucun répit. Alphonse Mercier était tout de même heureux de servir de chauffeur à sa passagère et compagne de toujours, une femme menue et bien mise prénommée Alberta.

Lasse, celle-ci ne profitait que très machinalement de la vue pourtant imprenable sur de beaux champs agricoles. Elle ne songeait pas davantage à leur destination. En ce samedi matin de la mi-octobre, elle n'avait en tête que très peu de choses. Et c'était ce qu'elle avait souhaité en acceptant la proposition de son mari : s'évader, effacer sa pénible semaine de travail. Heureusement, la fin de l'année la consacrerait retraitée du système public.

Le vieux couple s'en allait faire des emplettes dans la municipalité voisine de la leur, à environ deux heures de route. Environnement Canada annonçait pluie et temps gris pour le dimanche. Ils n'avaient donc pas hésité. Cette escapade les dépayserait juste assez, sans les épuiser pour autant. À mi-chemin, dans le calme de l'habitacle, Alberta s'exclama soudainement : « Chéri! Regarde! Elle est couchée sur le côté. Ce n'est pas dans cette position-là qu'elles dorment d'habitude. Elle est morte, ma parole! »

Alphonse sursauta et se sentit pris en faute. Le silence et la route redevenue bien droite avaient abaissé quelque peu sa vigilance. À peine eut-il le temps de voir dans le pâturage à sa droite, une vache, au sol, entourée de ses congénères qui adoptaient la pose qu'on leur connaissait sur les cartes postales ou les calendriers. Imperturbables, elles penchaient la tête pour brouter mécaniquement, évitant le corps affalé comme si c'eut été un tronc d'arbre ou un amas de pierres. « Hum? Tu as raison.

Ce n'est pas normal. Elle est morte, oui. Ça arrive parfois. C'est la vie... »

Alphonse ne trouva rien de plus à répondre. Il en avait bien suffisamment dans la tête pour s'attarder à une vache morte dans un champ. Sa liste d'achats s'allongeait d'un article à tous les quinze kilomètres. L'homme tré-pignait mentalement à l'idée d'arriver bientôt à son marché aux puces préféré.

Il faisait bon dans l'auto. Alphonse était parvenu à trouver le réglage idoine. Il détestait geler des pieds. Mais en même temps, il voulait à tout prix éviter une douce chaleur qui l'aurait enveloppé et aurait causé à coup sûr un moment de somnolence peut-être fatal.

Alberte continuait à regarder la triste scène par la fenêtre de sa portière. Une profonde colère frôlant la rage la laissait dans cette position, sans voix. La malheureuse bête, l'avait-on oubliée là depuis plusieurs heures, plus d'un jour même ? Allait-elle pourrir sur place ? Combien de temps allait prendre le fermier pour voir à ses affaires et récupérer la carcasse de son énorme vache brunâtre toute raidie ? Pourquoi avait-il fallu qu'elle assiste à cet horrible spectacle ?

Puis, elle s'en voulut aussitôt. Avait-elle changé à ce point ? Son jeune frère avait hérité de la terre et de la maison familiale. Elle ne lui avait pas rendu visite depuis plusieurs années. Aucun froid ne les séparait. Il n'avait pas eu le temps, et elle, Alberte, ne l'avait pas trouvé. Il aurait été peiné de perdre une bête de son troupeau de cette manière. D'en perdre les revenus surtout. La vie d'agriculteur était quasiment aussi dure que dans le temps, malgré la modernité des équipements agricoles. Des milliers de dollars s'envolaient avec la défunte.

Alberte ne parvenait pas à se remettre de l'intermède qui aurait très bien pu passer inaperçu à son regard évasif de simple passagère. Elle ne cessait de penser à la grosse vache au pelage teinté de roux. Bientôt, une impression prenante lui traversa l'esprit et le corps tout entier. La bête, se dit-elle, s'était éteinte doucement. La pauvre vache souriait paisiblement à sa dernière heure. Comme si elle avait eu conscience de se libérer de sa vie de labeur en se laissant tomber lourdement sur le côté et en sentant son cœur ralentir, ralentir... jusqu'à cesser de battre pour de bon. La rousse avait peut-être décidé volontairement d'abandonner son quotidien qui tournait telle une boucle sans fin. Elle s'était exécutée sans rechigner. Sa pesante avancée sans but réel s'était arrêtée là. Tout simplement.

Alphonse trouva un emplacement à distance parfaite : ni trop près de l'imposante bâtisse pour se délier les jambes à souhait, ni trop loin pour ramener une quantité de paquets qu'il escomptait respectable. Il gara la japonaise et coupa le moteur. Sa tendre passagère demeurerait silencieuse, la tête appuyée légèrement contre la fenêtre. Alberte s'était assoupie.

Sa femme n'avait jamais cessé de lui plaire. Alphonse n'osa pas la secouer, même délicatement, pour la réveiller. Elle ne fronçait pas les sourcils comme il le constatait de plus en plus souvent. Son visage s'était détendu, mais ses yeux parassaient cernés. Il la savait épuisée d'avoir à tenir bon encore quelques mois afin de pouvoir retirer sa pleine retraite. Bientôt, il l'aurait auprès de lui à plein temps. Alphonse prévoyait tout mettre en œuvre pour gâter son Alberte chérie et lui redonner son sourire enjoué, celui qui l'avait envoûté.

Sentant un souffle chaud sur son visage, Alberte s'éveilla sans ouvrir les yeux. Alphonse la voulait près de

lui en permanence lorsqu'elle n'était pas au bureau. Comme un chien qui s'est ennuyé de son maître la journée durant, il frétillait autour d'elle dès qu'elle franchissait le seuil de leur maison. Souvent, elle se sentait ingrate d'avoir besoin d'espace pour respirer par elle-même. « Qu'advient-il lorsque je ne serai plus ? » se demanda-t-elle pour la énième fois. Il lui était évident qu'Alphonse ne serait jamais prêt, lui, à vivre sans elle.

Pendant les dernières minutes du voyage, Alberte avait rêvé. Elle avait onze ans, et elle courait et riait dans des prés verdoyants, la vache rousse à ses côtés. Images merveilleuses qui allaient la soutenir jusqu'à l'aboutissement du cancer qu'elle tenterait de lui cacher le plus longtemps possible.